

Madame la Baillive

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 40

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219796>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SUR LE VIF

Le commencement d'un voyage vers l'au-delà
(Notes prises au cours du voyage.)

MON ami Jean-Pierre et moi, attendions l'autobus qui devait nous conduire à Nyon.

Notre dernière heure venait de sonner, mais nous n'avions rien entendu, probablement à cause de Jean-Pierre qui, de sa jolie voix de baryton, avouait qu'il « n'avait pas de bananes aujourd'hui ».

Tout à coup, ce que les paysans de la contrée appellent l'autobus, surgit. C'était un cyclone de bois, de fer, de têtes effarées qui passait en trombe.

Nous fimes des signes.

Trois cents mètres plus loin, la machine stoppa, les têtes effarées s'entre-choquèrent. Nous accourûmes.

Deux voyageuses entières, placées face à face saignaient du nez, un demi-voyageur pleurait contre elles, les appelait tante et maman, leur demandait de descendre.

— L'autobus, le vrai, est en réparation, nous expliqua le conducteur, on m'a donné à la place cette machine. Si je n'ai pas arrêté à la station c'est qu'il devient de plus en plus difficile de remettre la guimbarde en mouvement.

Et, en effet, il héla quelques passants qui l'aiderent à la pousser jusqu'au-dessus de la descente.

— Cela commence bien, ricana Jean-Pierre.

Nous montâmes dans la voiture.

— Vous n'avez pas peur ? nous demandèrent les voyageuses en nous faisant place.

— Pas le moins du monde, répliquâmes-nous.

L'air admiratif de ces dames ne nous rassura pas et je crois bien qu'à ce moment déjà nous commençons à souffrir un peu du ventre.

— Tenez-vous bien ! ordonna le conducteur, il se produit chaque fois une brusque secousse, au départ.

Nous souriâmes comme d'une bonne plaisanterie, et nous laissâmes indolemment nos mains sur nos genoux, tandis que les dames, les traits crispés, se cramponnaient à leurs banquettes et que l'enfant s'accrochait désespérément à leurs robes.

— Attention !

Un choc. Nous saignons du nez, Pierre et moi.

Un choc. Je donne du crâne contre le crâne du conducteur, puis, dans un vacarme de fêraïlle, nous partons tout de suite à une allure inquiétante.

— Ça, par exemple !... s'exclame Jean-Pierre.

— Nom de tonnerre ! lâche le conducteur, voilà de nouveau les freins qui ne fonctionnent plus !

— Mon Dieu ! implorent ces dames.

Nous nous regardons apeurés, puis nous regardons terrifiés la route aux courbes pleines de promesses.

L'enfant hurle de tout son gosier, de toutes ses entrailles.

Haletants, nous épions les gestes du conducteur, attendant de lui une parole réconfortante.

— C'est la panique ! déclare-t-il.

— Laissez-nous descendre, nous avons charge d'âmes, gémissent les dames.

— Impossible ! C'est la panique ! je vous dis que c'est la panique !

— Mon Dieu...

Nous ressentons à l'estomac cette pression que connaissent les gens qui montent sur un huit américain. Nous nous rejetons en arrière, les doigts rivés éperdument à nos sièges, les yeux agrandis par l'effroi, du vent dans nos cheveux.

Un cri : nous prenons un virage à gauche.

Un cri : nous prenons un virage à droite.

Un cri : après une petite montée, la route plonge.

— Crénom ! lance le conducteur.

Un cri : nous évitons un char à droite.

Un cri : nous évitons un char à gauche.

Les femmes joignent les mains sur notre passage.

— Imbéciles ! vous allez vous casser la figure ! hurle un monsieur.

Je regarde les dames : leurs visages apparaissent horrifiés sur l'écran mobile du paysage qui fuit, vertigineux.

Un cri : nous risquons d'écraser une fillette.

Un cri : nous écrasons un chat.

Un cri, deux cris, des cris : nous dévalons dans la rue principale d'un village. Les toits des maisons, les cheminées tournent sur un ciel flou, les fenêtres se brouillent, un agent de police surgit, disparaît.

C'est une contravention que nous happons.

Des jeunes filles s'éparpillent de chaque côté de la route, un homme fait un bond en arrière avec un bébé sur les bras.

— Nous sommes fou... halette le conducteur quand un virage à gauche, un à droite, un à gauche et à droite lui coupe la respiration, ...tus ! achève le conducteur qui perd la tête.

Mais heureusement, la rue monte, la guimbarde ralentit sa course entre deux haies de maisons.

— Pourvu que nous arrivions en haut, dit le conducteur, et que nous ne dégringolions pas en arrière !

A ces mots, une des voyageuses prend le parti de s'évanouir, ce qui la dispense de réfléchir. Nous parvenons doucement sur le plat où nous nous arrêtons enfin.

Sauvés, nous étions sauvés !

Alors, le conducteur, se tournant vers nous, à voix basse nous confie :

— Vous savez, messieurs, je n'ai pas voulu vous le dire pendant le trajet pour ne pas épouvanter ces dames, mais je puis vous l'avouer maintenant : j'ai cru que nous allions nous assommer !

André Marcel.

Exposition de produits vaudois. — On sait qu'un Comité, à la tête duquel se trouve M. Emile Fornerod, a eu l'idée de montrer à la population genevoise des échantillons de produits fournis par l'industrie et la terre vaudoise.

Ce comité, après plusieurs mois d'efforts, est arrivé à un résultat magnifique. Dans quelques jours, c'est-à-dire le 3 octobre prochain, l'Exposition ouvrira ses portes.

Le vaste Bâtiment Electoral sera méconnaissable. Grâce à la magie du pinceau de M. Molina et de MM. Loutan père et fils, à qui les autorités vaudoises fournirent de précieux documents, le visiteur retrouvera là vivante un peu de la patrie vaudoise ; une rue avec ses vieilles arcades et ses boutiques, des pintes, une maison communale traditionnelle, sous le magnifique décor de la chaîne du Muveran, feront vibrer le cœur de nos compatriotes et de tous ceux, et ils sont nombreux, qui connaissent notre beau pays.

Dans les échoppes, dans les stands, on pourra déguster les produits de chez nous, nos vins renommés, la savoureuse charcuterie, des fromages, etc., et y admirer des dentelles, des faïences, des cigares et des cigarettes, de la verrerie, etc...

Ce sera un beau témoignage rendu à la fertilité de notre sol, au labeur de ceux qui le cultivent, à l'ingénieuse activité de nos artisans qui trouveront là l'occasion de se créer de nouveaux débouchés.

Malgré son côté utilitaire, son but pratique, cette exposition sera des plus gaies. De nombreuses festivités sont prévues et chaque jour on pourra se distraire après s'être instruit.

Des trains spéciaux partiront de St-Maurice les dimanches 4 et 11 octobre à 8 h. 15 du matin pour arriver à Genève à 11 h. 13.

Le dimanche 4 octobre, le Conseil d'Etat du canton de Vaud sera reçu officiellement par les autorités genevoises. Ce sera une belle journée qui contribuera à resserrer les liens entre les deux cantons voisins.

Vaudois, vous irez nombreux à l'Exposition pour prouver à vos compatriotes de Genève que vous savez apprécier l'œuvre qu'ils ont entreprise pour l'honneur et la prospérité de notre cher canton.

Les frères aimables. — Alors, Jeanne, je n'ai plus rien à espérer, vous ne vous laisserez pas attendrir ?

— Non, Paul, je ne pourrai jamais vous aimer et ne serai jamais pour vous qu'une sœur... Qu'avez-vous donc, vous paraissez tout pensif ?

— Oui, je réfléchis que j'ai déjà trois sœurs !

UNE PETITE HISTOIRE D'ABSTINENCE

LN de nos lecteurs nous communique le petit récit que voici, absolument authentique, dit-il.

Un industriel qui avait quelques ouvriers, reçut un jour la visite d'un ouvrier, Suisse allemand, qui avait la réputation de boire un peu trop. Il était très babillard et écorchait le français d'une façon extraordinaire.

S'adressant au patron, l'ouvrier lui dit :

— Mossié ! mâ, il veut travailler chez vous.

— Eh bien, oui, mais vous buvez trop ; vous faites ribote trop souvent.

Jean, avec orgueil :

— Oh ! Mossié, pas craignez ; mâ, y a posé la signature chez la ministre, mâ boit pli... rien... di tout.

Et il montra sa carte d'abstinent.

— Puisque vous avez signé l'abstinent, vous pouvez commencer à travailler.

Au repas de midi, le patron, sa famille et les ouvriers mangeaient tous à la même table. Chacun avait un verre de vin. Il ne fut pas mis de verre à la place de l'abstinent, mais il se récria, disant :

— Mossié, la ministre il a dit à moi qué ça faisait né rien, boire un verre à midi.

F. J. H. C.

Vieux papier. — Naïves questions et devinettes vaudoises, à la mode du temps jadis :

Où les disputes se prolongent-elles ? A Etoy. — Où pompe-t-on l'eau sucrée ? A Puidoux. — Où les ménagères ont-elles le plus de travail ? Au Chenit. — Où les gens sont-ils rigolos ? A Founex. — Où brûle-t-on en hiver, le plus de fagots ? A Froideville. — Où offre-t-on la volaille gratis ? A Donnoy. — Où les mœurs sont-elles plutôt douces ? A Colombier. — Où conserve-t-on une précieuse relique ? A Ste-Croix. — Où calme-t-on ses douleurs ? A Baulmes. — Où brûle-t-on les plus belles bougies ? A St-Cierges. — Où lave-t-on le mieux la lessive ? A Bassins. — Où est-on le plus mal couché ? Aux Planches. — Où est-on le mieux blanchi ? A la Chaux. — Où chacun est-il dans l'aisance ? Au Lieu. — D'où peut-on voir les plus belles lunes ? D'Ecublens. — Où les abstinentes vont-ils de préférence ? A Fontaines. Mais les altérés se dirigent vers les Tavernes. — Quels sont les Vaudois qui sont le plus insensibles ? Ceux de Roche. — Où doit-on toujours faire une halte ? A Crans. — Quelle est entre toutes les communes du canton, celle qui porte le numéro un ? Premier. — Quelle est la moins incroyable ? Croy ; la plus rébarbative ? Crin (Le Châtelard, Montreux) ; la plus légère ? St-Livres ; la moins stable ? Brenles ; la moins sensée ? Faoug ; la moins étroite ? Epesses ; la plus avancée ? Rances ; la plus fraîche ? Bière ; la plus méridionale ? Provence ; la plus française ? Champagne ; la plus espagnole ? Dommartin. — Quelle est la ville du canton la plus petite ? Villette ; et la plus récente ? Villeneuve.

Maintenant, dites-moi, si Abraham le patriarche revenait sur la terre, où dresserait-il sa tente ? A La Sarraz, près de la gare. Il serait ainsi entre la Sarah et l'Agar.

MADAME LA BAILLIVE

LE 24 janvier demeure une grande journée pour la terre de Davel et par contre-coup pour tout le sol helvétique. En 1798, ce qui était alors intolérable c'était l'étroitesse hautaine du patriciat bernois bien plus que le régime lui-même. Il n'y a en effet aucun rapport entre le système appliqué par les baillis des Petits-Cantons pressurant le Tessin, et celui de Berne administrant le Pays-de-Vaud dans les limites précises de la dime. Et les cas sont faciles à citer où la classique patte de l'ours eut des gestes de délicatesse. Qu'on nous permette de rappeler un charmant fait divers relaté dans le Registre des Conseils de la ville de Nyon en date du 23 décembre 1754.

« Il a été mis en proposition si on voulait faire une civilité en présent à Madame la Baillive Stürler ; il a été trouvé unanimement qu'il y avait lieu à faire une reconnaissance à la dite Dame pour une infinité de raisons, sa magnifique Seigneurie Ballivale Stürler ayant pendant toute sa préfecture donné à notre public des marques de bienveillance de toutes espèces, dans les

cas de disette où nous avons été exposés et donné tant de preuves de désintéressement, qu'à tous égards rien n'est plus à sa place qu'une civilité qui a été fixée à environ 60 écus, d'une pièce de vaisselle. On fera cette emplette et on l'enverra pour le Nouvel-An à sa destination.»

Déjà le 25 décembre 1754, le Conseil décide que la pièce de vaisselle qu'on est allé voir chez le Sieur Charrière et qui est d'une valeur de 220 francs, sera acquise; «on n'y mettra pas les armes de la ville et en l'envoyant à Berne on écrira une lettre polie à cette occasion.»

Le 3 février 1755 «lecture est faite de la lettre écrite à notre ancien Seigneur Ballif Stürler de la part des Conseils en lui envoyant pour Madame la Ballive la pièce de vaisselle dont on lui a fait présent, et de la réponse de notre dit ancien Seigneur Ballif qui est des plus pathétiques et des plus cordiales. Il a été dit que ces pièces doivent être conservées, les motifs contenus dans notre lettre devant être connus à la postérité.»

Voilà la postérité mise au courant. Elle estimera sans doute que les relations de l'époque n'étaient pas entièrement dépourvues de bienveillance et d'urbanité.

Il nous plaît même de nous représenter à travers les brouillards des siècles et de l'Aar la fine silhouette de Madame l'ancienne Baillive installée devant son précieux cabaret; la voici qui de son aristocratique main porte à ses lèvres une petite tasse de café odorant; ses beaux yeux bleus deviennent humides, car elle pense au temps heureux où là-bas dans son Nyon merveilleux, blottie dans la large embrasure d'une fenêtre du Château, elle regardait la bise chasser ses blancs moutons sur le lac bleu.



MARTIN KULM DE MULHOUSE ET L'HOTELIER DE THANN

(Scène de mœurs du XVI^e siècle.)

ON était au 30 septembre de l'an de grâce 1544. Il régnait une tranquillité parfaite dans la cour de l'hôtellerie du Cheval noir, à Thann. L'hôtelier et conseiller de ville Diebold Tschamser trônait solitairement sur le banc de pierre devant sa maison, le regard machinalement fixé sur la porte de la cour. Tout à coup déboucha de la rue, Hans Pitterlin, son sommelier. Il était tout effaré, les yeux lui sortaient de la tête, la sueur ruisselait le long de ses joues. Hors d'haleine, il se laissa tomber sur le banc, à côté de son maître, en prononçant d'une voix entrecoupée ces mots: — «Il arrive!... il arrive, très-honoré conseiller, il arrive!»

— Qui donc?
— Jamais son pareil n'a franchi la porte d'en haut de la ville seigneuriale de Thann.

— Mais qui donc, imbécile, et quelle breलाई te prend? s'écria maître Tschamser impatient.

Pour toute réponse, Pitterlin s'était levé en sursaut et s'appréta à faire tourner sur ses gonds la lourde porte de la cour lorsqu'un bras vigoureux le saisit, et le fit trois ou quatre fois pirouetter si vivement sur lui-même qu'il s'en fut trébucher sur une botte de paille où il se laissa choir.

Ce bras vigoureux était celui d'un gigantesque soudard, dont les yeux brillaient menaçants sous les longues plumes rouges de son barret. Un manteau brun recouvrait à demi son pourpoint bigarré et ceint d'une large épée. Il portait à la main une valise bien gonflée, dont il venait de décharger son épaule.

— Tu voulais me verrouiller la porte devant le nez, mon pauvre petit valoton, cria-t-il à Hans Pitterlin qui tremblait de tous ses membres, mais c'est qu'il t'aurait fallu pour cela

le concours de toute une escouade de robustes compagnons. En attendant, je t'ai enseigné un entrechat qui peut te suffire pour le quart-d'heure... hein?

— Ah! messire chevalier, sire comte, monseigneur! balbutia le pauvre diable en cherchant à se relever de dessus sa botte de paille, je m'apprétais plutôt à ouvrir la porte toute grande en votre honneur, lorsque j'ai été saisi... à votre aspect...

— Trêve de mensonges et demi-tour sans musique, si tu tiens encore à ton cerveau sans cervelle, hurla le soudard, en poussant vers la porte le sommelier, qui fut trop heureux de s'esquiver sain et sauf.

— C'est vous qui êtes l'hôtelier du Cheval noir? demanda alors l'étranger, en s'adressant à maître Tschamser.

— Pour vous servir, répondit celui-ci, hôtelier du Cheval noir et membre réélu du très-sage et honoré conseil de ville.

— Réélu ou non, peu m'importe, pourvu que votre cuisinière soit elle-même de bon conseil. Vous allez faire préparer un repas copieux pour moi et quelques braves compagnons qui vont me rejoindre tout à l'heure. Nous avons barré à l'empereur Charles le chemin de la bonne ville de Paris. Nous avons conclu la paix à Crepy le 18 septembre. Nous arrivons des montagnes de Lorraine et voulons aider à vendanger le 44 en Alsace. Ainsi, c'est entendu, un bon repas de midi, messire hôtelier et le plus réélu de tous les conseillers.

— Combien de couverts?

— Six. En attendant, faites-moi monter dans la salle une pinte de Drachenfelsen et une pinte de Rosenberger. Ce sont mes favoris comme vins légers. Nous nous réservons le fameux Ranger pour le repas.

Là-dessus, le soudard entra dans la grande salle lambrissée de chêne, se débarrassa de tout son attirail de guerre et s'installa bien à son aise dans un fauteuil en face des pintes qu'on s'était hâté de lui servir. Il en dégusta tour à tour le contenu de façon à vider bientôt le contenant et à faire renouveler les pintes plusieurs fois avant l'heure de midi.

La cloche de la cathédrale avait enfin fait retentir de sa voix sonore, mais lente et solennelle, les douze coups de cette heure bienheureuse, lorsque maître Tschamser entra ouvrit timidement la porte de la salle et se hasarda à dire:

— Messeigneurs vos camarades tardent bien à arriver; tout est prêt et cuit à point; le dîner ne peut que perdre à attendre plus longtemps.

— Servez chaud, messire hôtelier et conseiller de ville! Je tiens à la règle en temps de paix comme en temps de guerre. Servez chaud, vous dis-je! Ce qu'il y aura à manger ils le mangeront comme ils le trouveront. C'est leur affaire! Mais, attention au commandement, messire: Faites servir tout à la fois; que personne ne reste pour passer les plats, je m'en charge et ne veux pas être dérangé. Si j'ai besoin de quelque chose, je saurai me faire entendre à la cuisine aussi bien qu'à la cave.

La table fut bientôt mise et garnie de six couverts. Devant chacun brillait une belle canette d'étain, aux armoiries de la famille de Tschamser et remplie du Rangen le plus généreux.

Malgré les protestations de l'hôtelier, qui prétendait que la saveur des mets en souffrirait, parce qu'ils auraient le temps de se refroidir, tous les services furent placés à la fois sur la table, comme l'avait ordonné le soudard.

Celui-ci, dès qu'il se trouva seul, affila le couteau de table et se mit en devoir de découper et de se servir à sa convenance.

Si la vieille chronique ne l'avait enregistré, personne ne connaîtrait le nombre et le choix des services. Mais la chronique n'en a point oublié. Les voici textuellement: un bouillon gras, deux livres de bœuf bouilli, choucroute avec rôti de porc, un rôti de veau, une fricassée de poulets, trois pigeonnoux, un salmis de bécasses et un plat de truites saumonées.

En moins d'une heure, il ne resta d'autre trace de ce copieux menu que des os et des arêtes. Les couvercles des canettes étaient tous renversés et les canettes vides.

Si quelqu'un avait eu alors la curiosité d'appliquer son oreille contre la porte, il aurait entendu ce singulier hôte ronfler avec béatitude et sur tous les tons de la gamme. Bientôt cependant il fut éveillé par les aboiements du gros chien de garde. Jetant un coup d'œil sur les débris du champ de bataille, il se lève et agit la sonnette. Une servante accourt aussitôt; elle jette du seuil de la porte un coup d'œil sur la table, pousse un cri et disparaît.

La sonnette d'entrer de nouveau en branle. Un valet montre le bout de son nez et, après une rapide inspection de la salle se sauve de même comme s'il avait le diable à ses trousses.

Notre soudard de rire à se tordre les côtes et d'appeler de plus belle.

(A suivre.)

A. Stöber.

Théâtre Lumen. — Le programme de cette semaine comporte la présentation à Lausanne du dernier film créé par l'extraordinaire enfant prodige Jackie Coogan dans «**Robinson Crusoe**», grand film dramatique et humoristique en 4 parties, dont le principal héros en est Jackie Coogan. — En outre, également au même programme, Richard Talmadge, l'élégant et sportif comédien, dans «**Le Million de Diavolo**», grand film d'aventures sportives et acrobatiques en 3 parties. — A chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays, par le «**Ciné-Journal Suisse**». — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30; dimanche 4 octobre, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Royal Graph. — Au programme: «**La fin du Monde**», grand film dramatique et humoristique, en 5 parties avec, comme principal interprète, Jack Pickford, le frère de la délicieuse divette du cinéma. — Comme supplément de programme, une comédie d'aventures: «**Le Remorqueur CHIEF**»; 5 parties mouvementées. — A chaque représentation: Le «**Ciné-Journal Suisse**», avec ses actualités mondiales et du pays, et le «**Pathé-Revue**», le toujours très intéressant cinémagazine. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30; dimanche 4 octobre, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne: PÉPINET - Gd-PONT

ARTICLES SANITAIRES

Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

CERCUEILS

riches et ordinaires — P. SCHUTTEL

Rue du Nord 3 — LAUSANNE — Tél. 58.34

Prix et conditions avantageuses.

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE

COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

COUPELLERIE

PARAPLUIES

Aiguillage et réparations tous les jours. — Spécialité d'aiguillage de tondeuses.
Coutellerie de la rue de la Louve. Stephane-BESSON

PHOTOS

Une belle photo est signée

MESSAZ & GARRAUX

14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE